

LE REGLEMENT INTERIEUR

Il semble avoir été conçu, à l'origine, pour obtenir la discipline sévère qui était de mise dans tous les internats à la fin du 19ème siècle. Assoupli par les ans et par l'usage il semblait avoir évolué vers un certain libéralisme. Le départ de Monsieur BANCILLON et son remplacement par Monsieur LACROIX, nous prouva bien qu'il n'en était rien, et que le conflit entre l'esprit et la lettre n'était pas une vue de l'esprit. Mais même la tolérance de Ch' Père s'accommodait d'une sévérité certaine, évoquée par un ancien de la promotion 1936-1939.

"Nous sommes, nous, camarades, la dernière promotion normale de la 3ème République que d'aucuns désignent encore avec mépris : la République des Instituteurs.

Nous avons été marqués par cette empreinte d'une Ecole Normale d'une autre époque.

Dehur rappelait nos emplois du temps rigoureux. Ils correspondaient en quelque sorte à l'esprit rigoriste qui, pensait-on, devait présider à la formation des hommes, futurs exemples pour la jeunesse..."

Dire que nous étions brimés, sur cette période 1937-1940, serait certes exagéré. De toutes façons nous essayions de contourner la rigueur du sacro-saint règlement en trompant la vigilance de Ch' Ness et de l'ensemble des surveillants. Il était ainsi possible de s'offrir quelques menues compensations, mais seulement sur l'accessoire. Fumer en cachette à l'intérieur des locaux n'était guère difficile. Planquer des chaussures en dehors du circoir, des équipements de gym derrière les livres d'un casier trop bien rangé, relevait d'un certain enfantillage. Par contre, arriver à se soustraire aux corvées du "service" demandait déjà une certaine audace, de même que sécher un cours sérieux (donc autre que ceux de Ti Léon ou de Mademoiselle MAHE).

"Il m'arrive de "sécher" des cours (comme d'autres...), ceux de Ch' Flingue (Lebel) et de Pluquet, de préférence, pour aller jouer au pendu ou au morpion sur la terrasse au dessus des dortoirs. La collaboration de Roger Legros était nécessaire pour ces interludes, car il était le seul à disposer du "sésame" : la clé de la porte en fer de la terrasse..."

Et la consécration suprême, celle qui conférait le véritable brevet d'une indépendance normalienne, consistait à faire le mur pour le p'tit bal du sam'di soir ou des réunions parfois sans intérêt. Là on risquait gros car, en cas de flagrant délit, l'exclusion définitive sanctionnait bien souvent ce qui, pour certains, n'était qu'un exploit sportif.

EMPLOI DU TEMPS JOURNALIER

*Nous connaissions le réveil à 5 H 30, au son d'un klaxon dont les résonnances étaient heureusement atténuées par quelque chaussette judicieusement placée dans son pavillon.

Etude de 6 à 7 heures. A 7 H, passage au dortoir pour remise en ordre.

7 H 15 petit déjeuner : café au lait (*bismuth* le dimanche), pain, beurre

7 H 30 services (balayage, époussetage, rangement)

7 H 50 rassemblement sous la verrière, inspection de la tenue, parfois communication du directeur.

de 8 H à 12 H : cours. A 12 H repas. 13 H 30 à 16 H 30 cours.

16 H 30 à 17 H goûter, récréation. 17 H à 19 H étude. 19 H repas

20 H à 20 H 40 étude libre (correspondance, lecture). 21 H extinction des feux.

Ces horaires différaient peu de ceux connus par de plus anciens. A quelques variantes près, on retrouve les mêmes en 1893, 1903, 1908.

Il y avait aussi le cas particulier du samedi soir. Les normaliens qui ne partaient pas en grande sortie devaient passer aux douches, par groupes dont le roulement perturbait l'étude du soir. Durant l'année scolaire 1937-1938, Ch' Père et Ch' Ness fermaient les yeux, et les oreilles, sur le brouhaha qui sévissait dans l'établissement jusqu'à l'heure du souper (pardon ! du dîner). Ce n'était pas encore le chahut collectif mais il s'en fallait de peu. Les non-sortants se consolait, ou se défoulaient, en beuglant quelques insanités et la circulation était incessante dans le bâtiment. Quant à la salle des douches, malgré la présence d'un ou deux surveillants qui rythmaient les passages à coups de sifflet, c'était une vraie pétaudière où la chaleur de l'ambiance suppléait quelque peu à celle de l'eau. Ce n'étaient que clameurs, protestations ou injures quand, brutalement, les pommes d'arrosage distribuaient une pluie glacée après un passage brûlant, ou lorsque le débit devenait presque inexistant. ("In dirot grand-père qui piche !..."). Et comme il fallait passer au circoir pour les pantoufles et au dortoir pour le linge propre, tout contrôle était impossible. Ce dont nous profitons pour sécher au maximum l'étude où le surveillant devait se sentir bien seul.

En deuxième année certains crurent qu'ils pouvaient reprendre la tradition. Ils n'oubliaient qu'une chose : Monsieur LACROIX admettait difficilement tout ce qui paraissait atteinte à son autorité. Un samedi soir, vers 6 H 30 un monôme s'organisa, d'une façon pas très spontanée, sous la conduite de Ledoux, Ch' Bétal. Sur les paroles intelligentes de "Un éléphant se balançait, ohé ! ohé !" la procession des normaliens s'est ainsi promenée, durant un bon quart d'heure, sous la verrière. Vers le soixante-dixième éléphant, un élément supplémentaire se manifesta : le directeur, mains derrière le dos, regardait nos évolutions, du haut du perron. Durant cinq minutes il y eut confrontation,

les normaliens continuant à brailler leur ineptie et Rouita impassible, contemplant le tableau avant de s'en aller. Quelques instant après, le klaxon retentit et Biejanek nous pria de regagner nos études avant le repas. A partir de ce samedi, le farniente après douche ne fut plus toléré.

LES SERVICES CONFIES AUX ELEVES

Chaque normalien était affecté, durant une année, au même service. En première année c'est le classement du concours d'entrée qui réglait les attributions des corvées. Le service "leader" se situait à l'entretien et au classement de la bibliothèque de l'E.N. Les services dégradants se trouvaient évidemment dans le secteur des urinoirs au sous-sol, et dans l'entretien de la cour. Entre ces deux extrêmes il y avait toute une hiérarchie :

- les salles de matériel technique (science nat, chimie, physique)
- les salles de manipulation et les amphis
- les dortoirs
- les salles d'étude et les communs intérieurs
- les salles spéciales (salle des malles, dessin)
- le circoir
- le préau, la cour et la salle de gym

Un normalien de 3ème année était responsable de l'extinction des lumières et assumait aussi les fonctions de vaguemestre de l'établissement, d'où son surnom de Déodat (Jument Verte oblige !...)

Cette obligation de "service" a toujours existé dans l'enceinte de l'Ecole Normale si l'on en juge d'après cette évocation de 1930 environ :

Il y avait une vingtaine de "services" distribués entre les élèves de 1ère, 2ème et 3ème année : balayage des locaux, service de la bibliothèque, etc... Jusqu'en 1930 le dernier classé de la promotion entrante avait pour service le balayage des urinoirs. En plus de son service normal, chaque élève - quelle que soit sa promotion - devait assurer le nettoyage des W.C. réservés à sa promotion (deux cabines). Les élèves de 1ère et 2ème année assuraient l'épluchage des pommes de terre qui avait lieu après le déjeuner, le tri du linge sale etc... etc... Les élèves de 1ère année étaient chargés du service de table, au réfectoire (8 élèves par table, de 3ème, 2ème et 1ère année sous la direction d'un élève de 3ème année, chef de table) ; pendant une semaine, chacun à son tour, ils devaient mettre la table, aller chercher les plats à l'office, débarrasser la table, laver les couteaux, cuillers et fourchettes...

Tout ceci fait bien ressortir le côté "caserne" qui devait inspirer ce qu'on appelait pudiquement les "services".

En fait, pour compléter un budget déficient, il était plus commode de puiser dans un réservoir de main-d'oeuvre à bon marché. Certains de ces excès courtelinesques semblent avoir disparu, lors de la modernisation des locaux, après 1930, et peut-être avec l'arrivée de Monsieur BANCILLON. Quoique Ch' Père, chaque année, semblait prendre un malin plaisir en imposant l'arrachage des mauvaises herbes, soit dans la cour, soit dans le terrain des sports de la rue des Carabiniers d'Artois. Nous n'y échappâmes pas.

"Les quinze premiers jours nous les passâmes en grande partie, et en l'absence des professeurs retenus aux examens, au stade d'en face, non pas pour y pratiquer un quelconque sport, mais pour le débarrasser des hautes herbes et caillasses qui l'encombraient."

A la vérité il faudra bien un jour admettre que toutes les générations normaliennes ont eu à "subir" les mêmes corvées. A croire qu'un génie malin a toujours fait pousser les mêmes mauvaises herbes, aux mêmes endroits, durant les mêmes périodes de grandes vacances.

Mais au dire de l'un des nôtres, qui a connu trois bonnes douzaines de promotions, celles d'avant-guerre (dont la sienne qui s'exprime ici) ont été, sur ce chapitre, nettement privilégiées par rapport à ce que d'autres ont connu. En particulier, celles (les pôvres) de l'immédiat après guerre :

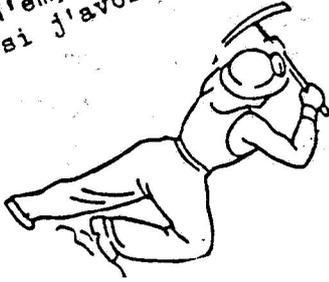
Il faut savoir en effet que les autorités militaires d'occupation avaient recouvert le stade d'une couche de trente centimètres de moellons divers, suite aux bombardements et destructions de 40, afin que leurs camions ne s'embourbent pas. Puis en 44, les G.M.C. Anglais les avaient suivis sur le même parking... Ce qui fait que le sol était devenu aussi dur que du béton.

Pas moyen de faire pratiquer quelque sport que ce soit, là-dessus. Pas moyen non plus en octobre 45, de faire appel à des services extérieurs. Donc sans engins matériels et sans argent.

Quelle idée, croyez-vous, qui puisse alors germer dans la tête d'un ancien élève de Guimier ? Lequel devenait légendaire en sa stature de Commandeur ! Tant pour lui que pour beaucoup d'autres !...

Aussi vous est-il recommandé de lire le document à la suite, ne serait-ce que pour rendre hommage à la sueur féconde des gaillards qui se sont attelés à la rénovation de nos installations sportives. Ils sont à l'origine de l'actuel gazon verdoyant que les tondeuses du Service Municipal des Sports, caressent aujourd'hui comme à plaisir 2 fois par mois...

N'empêche que
si j'avos su...

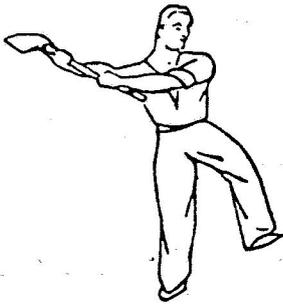


Évaluation du travail. — Le rapport évacuée : 1.500 tonnes. Nombre d'heures de travail : 10.000 heures.
Ces chiffres se passent de tous autres commentaires. Heureux normaliens, sans aucun doute mais à l'origine, louons les efforts de ceux qui ont entrepris des travaux qui pourraient très bien être envisagés par beaucoup d'autres. L'essentiel est de croire en la nécessité de donner aux jeunes le goût du sport et de la collectivité.

P. R.

Pendant trois années complètes les récréations de 12h30 à 13h30 et le tiers (1/3) des séances d'éducation physique furent employées à désherber, piocher le sol, enlever et transporter ^{à la brouette} soit dans les remparts, soit sur les terrains de basket la couche de pierraille de 30 centimètres.

Jé s'iros pas venu.



Fallait-il compter sur l'aide officielle pour remettre tout en état? Oui, peut-être, dans la mesure des maigres moyens dont disposent les pouvoirs publics. Mais M. Couderc et ses « lieutenants », MM. Staedisbaeder, économiste, et Bonnel, professeur d'E. P., n'attendaient pas de problèmes subsidiaires, et ils se mirent à la tâche. Rien n'effraya ce trio de réalisateurs.

L'une des plus belles qualités de Français, lorsqu'il la met au service du bien, est cette faculté innée qu'il possède de faire de grandes choses avec rien, cet esprit d'initiative caractéristique qu'il tient peut-être de son individualisme traditionnel.

Il fallait avant tout de la main-d'œuvre. Ces 100 élèves de l'École allaient la fournir. Sous la direction de Bonnel, les Normaliens s'attelèrent à la tâche. M. l'Économiste, grâce à une première subvention de remise en route de 25.000 fr., acheta 40 pioches et 18 brouettes. Plus de 1300 m³ de pierres, formant un vaste plateau installé par les soldats anglais, pour faciliter les manœuvres de leurs lourds véhicules, furent déplacés et un entrepreneur de la ville accepta de prendre livraison de ces blocs de grès et de granit, contre la livraison de 44 m³ de sable de briques. A la fin de la première année scolaire, la cour, les pistes et terrains de basket, étaient dégagés.

Le 1er octobre 1946, les Normaliens reprenaient la pioche et la bêche. Bonnel fit creuser le sol de l'ancienne piste, tamiser la terre et surcharger le tout de sable de

Le système « D »

a été l'œuvre des normaliens

Un « inapte » en faction, au bord du trou, pointait brouette par brouette, les 10 « transports » que chaque homme devait effectuer.



Et mi non pas.

Personnellement, en fonction d'une courbe constamment décroissante dans le classement qui m'était attribué (merci aux quatre camarades qui se sont dévoués pour être après moi en fin de deuxième année), je fus chargé des exaltantes missions suivantes :

- 1ère année : balayage et entretien d'un box du dortoir rez-de-chaussée (avec Ligny qui s'entraînait à la valse, son balai O'Cédrar lui servant de cavalière)
- 2ème année : balayage de la salle de récréation du 1er étage
- 3ème année : préau, galerie et une partie de la cour.

"Il restait quand même quelques corvées ubuesques réservées aux mulets, entre autres celle du ramassage des feuilles et des marrons dans les allées, par une équipe de cinq ou six normaliens. Par les jours venteux d'automne (et ils sont nombreux dans le Pas de Calais) nous avons compris ce qu'était l'histoire du tonneau des Danaïdes."

Quelques privilégiés, doués par la nature de talents évidents de calligraphes, étaient utilisés par l'économe comme scribes. C'était le cas de notre ami Mouton.

Vers 1985, j'ai suivi avec intérêt un feuilleton télévisé (eh oui ! ça arrive !) qui, pour moi, eut d'étranges résonances. Je ne me souviens plus du titre exact, mais la trame relatait la vie d'un garçon dont la mère lutte pour qu'il reçoive un enseignement, synonyme de promotion sociale. Itinéraire de la fin du siècle dernier : école des Frères jusqu'au concours d'entrée à une école normale, quelque part du côté des Cévennes ou de l'Aubrac. Et, dans cette E.N., un directeur rigide s'applique à former ses hussards noirs à force de travail, de discipline et... de services. Devinez quel était le service préférentiel et quel était le service infamant ? Comment avez-vous fait pour trouver la réponse ? Il est vrai qu'entre la bibliothèque et les pissotières le choix est assez limité.

LES SORTIES

Les normaliens de la 1937-1940 bénéficiaient d'un régime de sorties assez libéral. La règle était l'internat, quel que fut le lieu de résidence des parents. Il n'y avait plus de lien entre la notation moyenne et les sorties, comme cela se pratiquait vers 1900. Mais, dans le courant de la deuxième année scolaire, la prédominance des mathématiques amenait une débauche de "colles" pour notes insuffisantes en algèbre et en géométrie. Les bénéficiaires des largesses de Monsieur DANEL se voyaient regroupés, le dimanche après-midi, le plus souvent dans la salle de musique et devaient faire un devoir de maths. La surveillance en était relâchée, les surveillants n'aimant guère ces suppléments dominicaux. De deux heures à quatre heures tout le monde filonnait, sans presque se

cachez. Une fois le pensum terminé nous avons le droit de lire ou de nous mettre en avance dans notre travail.

Il n'est pas mauvais de faire une rétrospective du régime des sorties, ne serait-ce que pour mieux apprécier la souplesse relative dont nous bénéficions. Au travers de la Monographie nous pouvons glaner :

"Le premier jeudi de chaque trimestre, sortie libre pour les élèves ayant obtenu 6,5 sur 10 de moyenne trimestrielle". (1904-1907)

"(Conseil des Professeurs. 30 novembre 1907)

— Pour la suppression de la promenade du jeudi et son remplacement par une sortie libre —
... Considérant qu'à l'heure actuelle la promenade du jeudi est considérée en quelque sorte comme une punition par les élèves-maîtres qui y prennent part...

Considérant en outre que l'esprit général des élèves est bon, qu'ils ont pleine liberté le dimanche, que les élèves de 3ème année se rendent librement aux écoles où ils accomplissent leurs stages réglementaires...

... décide à l'unanimité d'adopter la proposition de Monsieur le Directeur.

"(Conseil des Professeurs. 2 octobre 1908)

... Monsieur le Directeur montre l'utilité qu'il y aurait à réduire d'une heure la durée des sorties du dimanche de la 3ème année. Cette réduction aurait notamment pour effet de mettre les élèves de 3ème année dans des dispositions plus favorables au travail pour l'étude qui suit la rentrée ; elle est décidée."

Le jeudi après-midi sortie libre de 13 H 30 à 16 H 30 ou 17 H.

Le dimanche de 9 H à 12 H et de 13 H 30 à 18 H 30 — puis 19 H

Pour les élèves qui ont un correspondant en ville ou qui habitent dans un périmètre limité (Saint-Pol, Béthune, etc...) sortie de 8 H — ou 9 H — à 19 H.

Grandes sorties : toutes les trois semaines ; le départ se fait le samedi après 16 H 30, mais les élèves qui habitent au-delà d'Hesdin ou d'Aire-sur-la-Lys sont autorisés (après 1930) à sortir dès 15 H 30.

Toutefois, les élèves de la région de Calais, Boulogne, Fruges ne retournaient guère chez eux qu'aux vacances de Toussaint, Noël, Pâques et Pentecôte... (1928-1931).

C'est ce dernier régime qui était encore le nôtre lorsque nous étions à l'E.N. réserve étant faite pour le régime spécial qui marqua le début de l'année scolaire 1939-1940, juste après la déclaration de guerre.

Il est difficile de clore ce chapitre des sorties sans faire allusion aux sorties... disons clandestines. Je crois que peu de normaliens se livraient à ce sport car il y avait un vrai risque : l'exclusion pure et simple. J'ai été entraîné à cette pratique par un copain dont le caractère indépendant s'accommodait mal de la claustration prolongée. Comme il habitait dans la région desvroise il lui était difficile de repartir en famille en dehors des congés scolaires. Aussi s'offrait-il des compensations en "faisant le mur". L'expression était d'ailleurs très impropre. Le seul endroit qui eût pu se prêter à un exercice d'escalade longeait la rue de la Paix, là où le mur était manifestement trop élevé. Il était donc plus pratique d'utiliser le point faible de la forteresse, c'est-à-dire la petite porte de la grille donnant vers la rue des Ecoles. Elle restait souvent ouverte, ou tout au moins non fermée à clef, pour permettre le passage des professeurs ou du personnel de service. Par ailleurs la rusticité de la serrure permettait l'introduction aisée d'un passe-partout fabriqué à l'atelier du fer. Ma première sortie clandestine fut pour assister à une réunion d'Auberge de Jeunesse. Disons que le copain qui m'accompagnait était plus intéressé par une "ajiste" que par la philosophie du mouvement. Nous avons chanté. Mais risquer le renvoi pour le plaisir de chanter des airs folkloriques ressemblait quand même à "l'art pour l'art".

La technique de sortie était simple. Avant la dernière étude on vérifiait la porte. Si elle était fermée, un tour de clef nous assurait un départ rapide et sans problème. Nous utilisions le plus souvent la confusion provoquée par les grandes sorties du samedi, où le pointage des lits vides était plus difficile. Nous faisons un peu de camouflage en glissant un ou deux polochons dans les couvertures et, dès l'extinction des feux, nous filions en ville. Evidemment nous évitions les grandes artères afin de limiter les rencontres inopportunes, mais j'ai encore le souvenir d'un soir, à la guinguette du Rietz, avec Gorge à une extrémité de la salle et nous à l'autre. Heureusement que le pion, dragueur impénitent, était très occupé par le tour de taille de sa danseuse, ce qui nous permit un repli rapide.

Il y eut aussi quelques alertes chaudes, comme une certaine nuit où les surveillants, qui rentraient à l'E.N., nous talonnaient à une cinquantaine de mètres. Nous avaient-ils vus ? Il fallut faire vite pour arriver à la petite porte, non verrouillée, que nous fermâmes rapidement pour préserver nos arrières, avant de nous fondre dans l'obscurité de la cour. Nous avons eu ainsi le temps de foncer dans nos draps avant le retour des pions. Ont-ils fait le mur pour rentrer ? Ce serait quand même trop beau. Après cet exploit nous avons jugé utile d'espacer nos sorties. Le samedi suivant nous vit donc au dortoir le plus régulièrement possible. Mon lit était en bordure de l'allée centrale. Au beau milieu de la nuit je suis réveillé par une sensation bizarre : celle d'un pouce s'enfonçant dans mes côtes ! J'étais si bien à plat dans mon lit que la saillie trop peu apparente de mon corps pouvait faire croire au polochon de substitution. Et Nestor, qui rentrait ou faisait une ronde, avait jugé bon de vérifier le contenu du plumard... J'ai mal fini ma nuit...